

fait autant à l'occasion — s'indignaient toutes en chœur, et, au moins, cela soulageait de les entendre.

Cette fois, non, il y a eu, sur le dos de la Turquie, accord complet de lâchage et de mépris des traités. Lors d'une récente guerre, quand l'armée grecque fut écrasée par celle d'Edhem Pacha, on s'en souvient, la Grèce aux abois demanda la médiation de l'Europe, et l'Europe, qui cependant ne lui avait rien promis, acquiesça par dépêche, fit même bien plus qu'une médiation, puisqu'elle imposa les conditions de la paix à la Turquie, lui enlevant ainsi le fruit de sa victoire. Mais les chancelleries ont deux poids et deux mesures. Aujourd'hui cette même Turquie, écrasée de tous les côtés à la fois, après avoir subi la spoliation des Italiens, cette Turquie à laquelle trois semaines plus tôt toutes les chancelleries un-

nimes avaient solennellement renouvelé des promesses d'intégrité territoriale, a demandé à son tour la médiation, et l'Europe, préoccupée surtout du partage de ses dépouilles, depuis douze jours n'a même pas daigné répondre, douze longs jours pendant lesquels les tueries ont marché grand train, sous le coup des shrapnells et des mitrailleuses; au moins aurait-elle dû avoir la pudeur de dire tout de suite : « Non, maintenant que vous voilà battus, vous n'êtes plus que des parias, nous refusons de nous en mêler, débrouillez-vous directement avec vos ennemis, » — et la Turquie sans doute l'aurait fait comme elle semble le faire aujourd'hui, et il y aurait sur le sol quelques milliers d'hommes de moins, gisant les poumons crevés. Honte à l'Europe! C'est elle l'odieuse coupable de ces hécatombes. On comprend bien qu'aujourd'hui il lui est

impossible d'enlever aux alliés le prix de leurs courageuses batailles, mais il fallait prévoir, et *surtout il ne fallait pas promettre*. Il fallait prévoir et, pour exiger les justes réformes demandées par les Slaves, il fallait presser avec moins d'insouciance sur ces comités de jeunes fous arrogants, qui viennent de conduire la Turquie à sa perte. Et puis, non, cette aisance, ce cynisme dans le lâchage, quel dégoût! Pauvres Turcs, volés, trompés, mitraillés, et de plus injuriés si basement par les masses ignorantes, combien on comprend que la fureur parfois leur monte au cerveau et qu'un voile rouge leur passe sur les yeux!

Je dis : pauvres Turcs! Mais je dis aussi, et presque du même cœur : pauvres Bulgares! Pauvres victorieux qui ont laissé par terre plus de quarante mille morts! Je n'ai point de haine contre ce peuple, bien que j'aie

constaté, *comme tous ceux qui ont habité là-bas*, qu'il est plus brutal, plus fanatique, à l'ordinaire beaucoup plus difficile à vivre que le peuple musulman, et qu'il n'en a pas la droiture ni la foncière probité. Quel malheur qu'à l'appui de mon dire il ne soit pas possible de publier, au grand jour, la liste des victimes musulmanes tuées et torturées par les *comitadjis* bulgares! Mais, sur le sujet, toute la presse slave s'est unie dans une conspiration de silence, il faudrait aller là-bas, à Salonique par exemple, pour obtenir des documents écrasants et des chiffres. De temps à autre, on lit bien dans quelque journal de France : les Bulgares ont incendié tel village turc et massacré les habitants; mais cela est dit avec légèreté, comme en glissant dessus. Cependant, combien sont-ils moins excusables, eux, les vainqueurs, que les Turcs, chassés des

terres que depuis cinq cents ans ils cultivaient, poussés à bout, traqués comme des bêtes fauves ! Et, en écrivant, j'ai sous les yeux la photographie d'un officier de l'armée ottomane, affreusement mutilé par ses ennemis. Mais non, il n'y a que les Turcs qui massacrent, la légende colportée par les intéressés est bien établie, rien à faire pour l'enlever des cervelles obstinées.

Je n'ai jamais eu connaissance d'atrocités commises par les Grecs¹, et la famille royale qu'ils se sont donnée est hautement respectable. Mais comment ne pas protester un peu en entendant accuser les Turcs de férocité par les Bulgares, les Serbes, chez qui sévissent, du haut en bas de l'échelle sociale, la violence et les raffinements du meurtre ! J'en atteste les ombres du roi

1. Ceci était écrit avant l'entrée des Grecs à Salonique.

Alexandre et de la triste Draga, de Panitza et de Stambouloff, pour ne citer que les noms connus de tous, parmi des morts qui ne se comptent plus.

Je dis : pauvres Bulgares ! Car ce que je viens d'avancer ne m'empêche pas d'admirer comme tout le monde leur courage au feu, et je reconnais, bien entendu, ce qu'il y a de si légitime dans leurs revendications du sol des aïeux. Mais l'Europe avait mille moyens de leur faire droit, sans permettre la boucherie atroce, et c'est pour cela que je les plains, eux aussi, malgré la victoire. Je les plains surtout d'avoir été poussés à la guerre, conduits à la tuerie par un homme qui n'est ni de leur race, ni de leur religion, qui n'a l'excuse ni du fanatisme, ni de la tradition ancestrale, mais qui a su exploiter leurs vertus guerrières au profit de son

ambition personnelle : pour être un grand prince, dont l'histoire parlera, il faut avoir arrosé les plaines avec beaucoup de litres de sang humain...

II

Novembre 1912.

En ce moment, détail que je prévoyais, l'insulte grossière et la menace pleuvent sur moi comme grêle, parce que je défends les vaincus, et je dois m'attendre à tomber sous le couteau de quelque Bulgare; ces gens-là en usent avec moi comme naguère les Italiens. Et de pauvres Français, qu'aveugle le beau mot de croisade, m'injurient aussi. Tout cela, il est vrai, par le style, par l'écriture, semble émaner surtout de primaires ou de médiocres. Mais de plus haut m'arrivent par centaines des lettres si vibrantes

et si nobles, me remerciant, beaucoup plus que je le mérite, parce que j'essaie de dire la vérité, « parce que mon cri soulage les consciences » ! Les lettres des musulmans étaient à prévoir, je le sais, et j'accorde qu'elles ne prouvent rien, malgré la pure beauté de leurs images orientales. Mais j'en reçois non seulement de France, aussi d'Allemagne, d'Angleterre, de Suisse ; presque toutes émanent d'Européens ayant vécu en Orient, d'Européens *documentés*, qui m'encouragent et m'affermissent dans mon estime profonde pour ce peuple méconnu et calomnié. Il en est d'autres, très particulièrement typiques, parce qu'elles émanent de « *rayas* » ottomans, « *courbés sous le joug des Turcs* ».

Les Grecs ne sauraient être soupçonnés de partialité, et une petite fille grecque m'écrit, d'une main appliquée et encore incertaine :

« Monsieur,

» Je viens de lire la page si touchante du 9 novembre 1912.

» Je suis une petite Grecque rouméliote de quatorze ans et j'éprouve un très vif sentiment de pitié pour cette pauvre Turquie dans son moment de détresse et d'abandon par toute l'Europe qui fut une fois son amie. On parle toujours de civilisation, mais ces pauvres paysans du fond de l'Asie, que comprennent-ils de cela ? Dans le désert, il y a des bonnes bêtes sauvages qui ne vous font rien tant que vous n'allez pas les agacer dans leur paisible cachette, mais si vous les agacez trop, alors elles deviennent féroces. Quand les Turcs deviennent mauvais, c'est quand ils sont démoralisés au plus haut degré de voir tout le monde contre eux ; pendant des années on ne leur laisse plus la paix. Il n'y a que ceux qui ont vécu là-bas qui les aiment encore.

» Le monde chrétien doit prendre le Turc comme exemple dans ce qui concerne la religion, car c'est lui qui la respecte mieux que nous. Chez nous, chrétiens, il nous est défendu de voler et de tricher ; nous le faisons quand

même, un vrai Turc jamais. Lorsque, par exemple, un vieux marchand de fruits a pesé une ocque de pommes (elma), il vous mettra toujours une elma en plus, de peur de s'être trompé; quel marchand européen fait ça? Au contraire, il met le doigt sur la balance pour que le poids soit plus lourd.

» Ferdinand de Bulgarie dit, dans sa proclamation, qu'il veut vaincre le Croissant, et c'est cela qu'il appelle la civilisation. Est-ce qu'on ne doit pas respecter la religion d'un peuple? »

En lisant ces adorables petites phrases, j'ai songé à ce proverbe de nos pères : « La vérité sort de la bouche des enfants. »

Voici maintenant ce que m'écrit une Juive espagnole, née et élevée en Turquie. (On sait qu'au début de l'histoire contemporaine, des milliers de Juifs d'Espagne, persécutés au nom du Christ, — comme, du reste, ils l'étaient encore de nos jours, en plein xx^e siècle, par les chrétiens slaves — s'étaient réfugiés en Turquie, à Salonique

et à Stamboul, où personne ne les inquiéta plus.)

« Ce que vous venez de faire pour notre malheureuse Turquie ressemble au geste de l'homme qui s'assied auprès d'un mourant abandonné et lui prend la main qu'il garde dans la sienne, afin qu'il ne meure pas seul.

» Oh! écrivez encore! Que votre cœur vous aide à trouver non seulement les paroles qui touchent, mais celles qui persuadent, celles que se rappelleront malgré eux les hommes appelés à signer l'arrêt. Oh! dites-les bien haut, toutes les raisons qui imposent la nécessité de l'existence de ce pauvre cher peuple, en réalité si peu connu, existence modeste, soit, mais existence tout de même. Vous qui avez habité mon pays d'adoption, dites toutes les satisfactions qu'a reçues là votre âme dans ses besoins de croyance, de bonté, de probité, de sagesse et de calme. Mais, je vous en supplie, n'en parlez pas encore en pleurant. Ceux qui aiment la Turquie n'ont pas encore le droit de la pleurer comme une morte. Elle ne mourra peut-être pas, ne parlez pas encore de tombe.

» Si l'horrible chose arrive un jour, alors seu-

lement je pleurerai, car je sais qu'ils deviendront ce que nous sommes, nous, pauvres Juifs, dispersés un peu partout sans avoir un coin qui nous appartienne. On dit qu'on veut leur prendre l'Asie aussi. Les malheureux !

» Oh ! si vous saviez ce sentiment d'exil que nous portons en nous dès l'enfance et partout où nous passons ! Je ne voudrais pas que les Turcs que j'aime l'éprouvent jamais. Voilà des années que j'ai quitté Constantinople et je croyais avoir oublié. Je ne savais pas que lorsqu'on a vécu parmi les Turcs, on les aime toute sa vie. Je vous supplie d'écrire encore, d'agir ! L'heure presse ! Et merci ! »

Que pourrais-je dire, après ce spontané témoignage, que pourrais-je y ajouter qui ne l'amoindrisse ? Cette lettre fait honneur à la race juive. De la part d'Israël, il serait beau de venir maintenant soulager avec son or les affreuses misères de ce pays, qui a donné à ses fils, pendant les siècles où on les pourchassait de toutes parts, l'hospitalité, la tolérance et la paix.

« Puisque personne n'entend votre cri de grâce, m'écrit la dame inconnue, trouvez des paroles pour persuader aux politiciens que l'existence de ce peuple est utile... » Mais c'est que je n'entends rien, hélas ! aux questions d'équilibre européen et d'économie politique. Je ne puis que répéter ce que tout le monde sait : « La chute de Stamboul aux mains des Bulgares aura une répercussion terrible sur des millions de musulmans répandus jusqu'au fond de l'Afrique et de l'Asie ; l'Angleterre, la France, sembleraient donc avoir un intérêt capital à l'empêcher. »

J'entends des gens m'objecter naïvement que Mahomet II avait bien pris Constantinople. Mais, pardon, cela se passait en 1453. Si, en plus de cinq siècles de soi-disant progrès, des peuples qui se glorifient du titre de chrétiens refont la même chose et *en*

tuant environ dix fois plus d'hommes, cela me paraît un peu la banqueroute de notre civilisation et de notre faux christianisme.

Ne vaudrait-il pas la peine, aussi, — mais, là, je sais bien que l'on m'écouterait moins que jamais, — de préserver ces merveilles d'art que les Turcs ont accumulées en cinq siècles de domination et qui font de Constantinople la ville unique au monde. Qu'on ne me dise pas que les Bulgares y rétabliront la beauté évanouie de Byzance; non, la laideur du modernisme, c'est tout ce qu'ils y sauront apporter. Quand la silhouette des minarets et des dômes ne se découpera plus sur le ciel, que restera-t-il? Que restera-t-il quand les profondes mosquées toutes bleues de faïence auront perdu leur mystère, quand il n'y aura plus alentour la reposante magie des cyprès et des tombes? D'ailleurs, sous la ruée furieuse

des armées d'invasion, le jour où les Turcs se crispent dans le dernier sursaut d'agonie, le jour où Stamboul sera tout à feu et à sang, la coupole de Sainte-Sophie elle-même est menacée d'un effondrement sans recours.

Et, enfin, puisqu'il faut renoncer à éveiller tout sentiment de justice et de pitié, puisqu'il n'est plus possible de rectifier, même par des témoignages cent fois plus autorisés que le mien, la légende des Bulgares inoffensifs et tendres, à côté des Turcs massacreurs, voici une raison encore qui, à première vue, semblera bien étrange, bien futile; mais tant d'esprits réfléchis l'ont déjà trouvée avant moi! Il n'y a pas, dans la vie, que des usines, des chemins de fer, des « débouchés commerciaux », des shrapnells, de la vitesse et de l'affolement. En dehors de tout ce néfaste bric-à-brac, devant

quoi se pâme la masse des médiocres et qui mène aux finales désespérances, il y a aussi le calme qu'il faudrait nous conserver quelque part, il y a le recueillement et le rêve. A ce point de vue, la Turquie, la vieille Turquie des campagnes, la Turquie honnête et religieuse, comme une sorte d'oasis au milieu de tourbillons et de fournaises, serait aussi utile au monde que ces grands jardins dont on sent de plus en plus la nécessité au milieu de nos villes trépidantes.

III

Décembre 1912.

« Atrocités turques. » — Ce cliché des alliés (que propage, à l'aide de ses banknotes, certain Comité balkanique¹) continue de se reproduire triomphalement dans la presse française, et chaque fois, d'aimables inconnus prennent la peine de découper l'entrefilet, pour le mettre sous enveloppe à mon adresse, s'imaginant me confondre. Hélas ! oui, il est à peu près avéré que les vaincus, à certaines heures, traqués, déli-

1. Siégeant à Londres, si je ne me trompe.

rant de faim et de désespoir, ont massacré, — beaucoup moins toutefois, infiniment moins que leurs ennemis le prétendent. Tant de correspondants de guerre, étrangers et non suspects de partialité, leur ont rendu justice et racontent même que traversant en affamés des villages grecs, ils se bornaient à mendier aux portes un morceau de pain ! Voici à peu près comment ces correspondants s'expriment¹ : « Puisqu'il se trouve, en Europe, des gens écrivant du fond de leur cabinet de travail que les soldats turcs sont pillards et massacreurs, c'est un devoir pour nous de protester énergiquement. Nous n'avons constaté chez eux que de l'endurance et de la modération, et jamais

1. M. Jean Rodes, du *Temps*; le baron Tycka, du *Lokal-Anzeiger*; M. Paul Erio, du *Journal*; M. Paul Genève, des *Débats*; le major Zwonger, du *Berliner Tageblatt*; M. Renzo Larco, du *Corriere de Milan*; M. Vord Preise, du *Daily Mail*, etc... Je n'ai malheureusement pas retenu les noms des autres.

nous n'avons assisté à aucun acte de barbarie. » Malgré ces témoignages, je serais injuste en ne reconnaissant pas que çà et là ils ont vu rouge.

Mais les alliés ! Les alliés, moins excusables, d'abord parce qu'ils étaient les vainqueurs, ensuite parce qu'ils n'enduraient pas les tortures de la faim, et surtout parce qu'ils s'avançaient au nom du Christ, les alliés, quand dressera-t-on le bilan de leurs excès et de leurs crimes ? On commence à s'en émouvoir tout de même, malgré le parti pris de fermer les yeux sur tant de cruautés qu'ils ont commises. Voici les Roumains qui accusent les Grecs d'avoir massacré les Koutzo-Valaques. Voici des nouvelles de Vienne affirmant que les troupes du général Jankovich auraient détruit de nombreux villages en Albanie, que des milliers d'Albanais auraient été massacrés ou

enterrés vivants. Sous les murs d'Andrinople, des ambulanciers turcs qui venaient, munis de leur drapeau, secourir des blessés serbes, ont été accueillis par une fusillade. Tout dernièrement à Dedeagatch, le fait n'est pas discutable, une bande bulgare a pillé, massacré, incendié pendant trois jours, continuant l'horrible besogne que les « comitadjis » ont depuis si longtemps commencée. Mais les pauvres Turcs manquent d'argent pour semer la noble indignation dans certaine presse qui est à vendre, et qui, malheureusement, influence à sa suite toute la presse restée de bonne foi...

*
**

A propos des Bulgares, je citerai ce fragment de la lettre d'un Français qui avait longtemps habité la Thrace, mais qui s'est

vu forcé de fuir devant l'invasion des « libérateurs » :

« Dans les journaux de France, je lis les continuel dithyrambes en l'honneur des armées balkaniques, principalement de ce peuple bulgare qui, tout entier, se rue vers l'ennemi héréditaire avec, à sa tête, le pope hirsute. Race contre race, la croix orthodoxe — le plus fanatique des emblèmes religieux — la croix contre le croissant, suivant la parole du catholique romain Ferdinand de Cobourg.

» Le spectacle est inoubliable pour qui a vu arriver ces théories sans fin d'hommes taillés comme à coups de serpe dans un bois rugueux, ces lourds soldats coiffés de la casquette moscovite et ce flot, à leur suite, de montagnards couverts de peaux de bêtes, — les hordes d'Attila, — tous, disant avec fierté : « Là où nous » sommes passés, l'herbe ne repoussera de cinq » années ! »

» Oui, on peut leur dédier des dithyrambes, mais ils en ont déjà inscrit eux-mêmes sur toutes les sentes de la Macédoine, sur les décombres des villages musulmans où ils ont commis les pires horreurs et dont les flammes

d'incendie s'élèvent encore de toutes parts, obscurcissant de leur âcre fumée tous les horizons ; ils en ont inscrit sur des milliers de cadavres, et sur les visages émaciés des vieillards, des femmes, des enfants, les rescapés des massacres, qui se traînent jusqu'à Constantinople, ayant semé de morts et d'agonisants le long chemin de leur calvaire. »

Il est vrai, le séjour des alliés dans Salonique a quelque peu terni leur auréole. Salonique n'est pas un lieu perdu, comme tant de villages de l'intérieur, et il y avait là des Français dont les yeux forcément se sont ouverts. Les vexations contre un officier de notre marine de guerre ont commencé de refroidir l'enthousiasme pour les « libérateurs ». Ensuite, au lendemain de leur arrivée, les Grecs, pour quelques malédictions poussées à leur passage, ont fait feu sur la foule sans armes et tué cinq cents personnes (de *la populace turque*, pour

employer l'heureuse expression de certain reporter). Et puis, tout aussitôt, le Consulat de France a été débordé par les justes plaintes de nos compatriotes. On connaît, entre autres aventures, celle de cette Française, madame Simon, coupable d'avoir donné, sur le pas de sa porte, un morceau de pain et un verre d'eau à de pauvres Turcs, et odieusement brutalisée, pour ce fait, par un officier grec qui ne craignit pas d'arracher à ces affamés l'humble aumône. Voici d'ailleurs ce que m'écrit un négociant français de passage à Salonique :

« Guidée par des compatriotes levantins, délateurs infatigables, l'armée grecque pénètre, par bandes d'apaches, d'abord chez les Juifs, — ils sont ici près de quatre-vingt mille, parlant le français, aimant la France, — qu'ils accusent de les empoisonner ! Là, ils font sortir les hommes des maisons, les ligotent, les frappent, les massacrent parfois, puis s'en retournent

violier les femmes. Ailleurs, partout, ils brisent les portes et, baïonnette au canon, se font remettre l'argent, même celui du pain des pauvres.

» Ce sont encore les inoffensifs citadins qu'on fouille en pleine rue ; les malheureux soldats ottomans auxquels on enlève leurs derniers centimes, leur montre et jusqu'à leurs vêtements. C'est un major turc qu'on dépouille et qu'on soufflette ; un autre officier qu'on veut forcer à embrasser le drapeau hellène ; des prisonniers laissés à la pluie, dans la boue, sans pain et implorant un peu d'eau pour apaiser leur fièvre : « Sou ! Sou ! » (De l'eau ! De l'eau !) et qu'on repousse à coups de crosse. »

Et les officiers français du *Bruix* étaient là, qui ont vu des soldats serbes et grecs crever les yeux à des prisonniers turcs...

De ces prouesses, nos journaux ont cependant l'air enfin de s'émouvoir. Oui, il eût mieux valu, pour le bon renom des nouveaux Croisés, que tout continuât de se passer en catimini, au fin fond des pro-

vinces ; la légende de leur mansuétude se serait mieux conservée.

*
**

Somme toute, si les Turcs ont commis des excès parfois, *le moins* qu'on puisse dire des alliés, c'est qu'ils en ont commis tout autant et qu'il est plus difficile de leur accorder le bénéfice des circonstances atténuantes. Ces peuples, qui s'exécraient depuis des siècles, se sont fait la guerre comme au Moyen âge, avec cette différence qu'ils disposaient d'armes infiniment plus meurtrières.

Eh ! le Moyen âge avait du bon ; la Croix rouge ni le Croissant rouge ne fonctionnaient encore ; on ne ramassait pas les blessés pour prolonger, à force de soins maternels, leurs pauvres existences muti-

lées; mais on blessait tellement moins! On ignorait en ce temps-là nos armes qui fauchent cent hommes par seconde, et les pires guerres d'alors ne donnaient pas le vingtième des cadavres qui gisent à cette heure sur les champs de la Thrace. Je ne vois donc vraiment pas qu'il y ait tant lieu de crier hurrah pour « la civilisation et le progrès ».

A propos de ces nouvelles machines à tuer, j'ai dû m'expliquer mal, dans une précédente lettre, puisque des gens de bonne foi en ont pu conclure que je prêchais l'antimilitarisme. Mon Dieu! par quel manque absolu de logique, par quel monstrueux contresens peut-on bien passer, de l'horreur pour la guerre moderne, à la déconsidération et à la haine pour ces hommes, de plus en plus sublimes, qui sont obligés de la faire? Mais, à mesure que les batailles, les

inévitables batailles tournent davantage à la boucherie rouge, est-ce que le respect, au contraire, ne devrait pas grandir pour ceux qui ont le devoir de les affronter? Aux plus humbles de nos soldats, donnons des musiques, donnons des dorures et des plumets, tout ce qui pourra exalter leur jeune enthousiasme et les parer mieux pour la belle mort; que la foule au passage s'incline, les salue comme les plus nobles des enfants de France, que tous les suivent des yeux avec des larmes, et que les jeunes filles leur jettent des fleurs!... Voilà mon antimilitarisme cette fois nettement étalé... Oh! oui, ayons-en pour nous-mêmes, des machines qui tuent vite, qui tuent par monceaux, et tâchons que ce soient les nôtres les plus diaboliques; il le faut bien, hélas! puisque nous sommes la proie désignée aux peuples d'à côté, qui, tous les jours, inventent contre

nous quelque nouvel arrosage à la mitraille. Mais gardons très jalousement nos hideux secrets, car, où le crime et le dégoût commencent, c'est lorsque dans un but de lucre, « pour faire marcher l'industrie française », nous les vendons à des étrangers, préparant ainsi des tueries qui ne nous sont pas nécessaires.

P.-S. — Avant de terminer, je tiens à faire amende honorable, sincère et spontanée aux Arméniens, du moins en ce qui concerne leur attitude dans les rangs de l'armée ottomane. Ce n'est certes pas à cause des protestations qu'ils ont insérées, à coups de pièces d'or, dans la presse de Constantinople ; non, mais j'ai pour amis des officiers turcs ; j'ai su par eux, à n'en pas douter, que mes renseignements de la première heure étaient exagérés, et que, malgré bon

nombre de désertions préalables, les Arméniens placés sous leurs ordres s'étaient conduits avec courage. Donc, je suis heureux de pouvoir retirer sans arrière-pensée ce que j'avais dit à ce sujet et je m'en excuse.